17me Année. — N° 5187. UN NUMÉRO : 15 Centimes. Mardi 18 Février 1873

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois, 12 fr ; Six mois, 23 fr. ; Un an, 44 f. LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr. ; Six mois, 27 fr. ; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES : 20 centimes la ligne. RÉCLAMES : 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 14 ; A Lille, chez [illegible] ; A Paris, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 18, 7 38, 9 35, 11 11, s. — *Roubaix à Tourcoing-Mouscron*, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 48, 8 13, 10 23, 11 15, s. — *Lille à Roubaix*, 5 20, 7 00, 8 30 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15 *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 5 10, 7 12, 8 12, 9 46, 11 17 12 17, 1 47, 3 32, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02 *Mouscron à Lille*, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05 12 05, 3 21, 4 50, 5 53, 7 10, 9 10.

ROUBAIX, 17 FÉVRIER 1873

BOURSE DE PARIS

DU 15 FÉVRIER	
3 0/0	55 45
4 1/2	81 50
Emprunt 1871	87 15
Emprunt 1872	89 35
DU 17 FÉVRIER	
3 0/0	55 55
4 1/2	81 75
Emprunt 1871	87 25
Emprunt 1872	89 25

RÉGÉNÉRATION

(DEUXIÈME ARTICLE)

Le mot se régénérer comporte pour la France un sens plus précis que celui qu'une presse ignorante lui attribue d'ordinaire : il serait à la fois menteur et illusoire, s'il signifiait autre chose que restaurer au cœur du peuple la notion de Dieu que des causes diverses y ont mutilée jusqu'à n'en laisser quelquefois aucune trace. Dieu ramènera avec lui l'idée du devoir si fatalement sacrifié par la révolution qui n'a su nous parler que de nos droits. C'est le devoir qui, en donnant une limite à ces prétendus droits, empêche leur revendication de dégénérer en licence. Du même coup l'autorité, ébranlée autrement, se reconstitue, car c'est le devoir seul encore qui est capable de créer en bas la subordination joyeuse et le commandement paternel en haut, douce balance d'où sort ce que l'on appelle l'ordre, sans lequel la société perd son vrai nom pour n'être plus qu'un vaste pandemonium du mal horrible à imaginer. Au bout, la ruine.

Or, nous avons rappelé qu'à peine sortis d'une de ces tourmentes où la société joue son existence, nous étions sous la menace de plus grands risques encore; qu'au fond, la paix dont nous jouissons n'est qu'une paix plâtrée exposée au premier précaire accident, qu'ainsi nos politiques au lieu de poursuivre leurs débats éternels sur des points de forme feraient mieux de songer à assurer cette paix par la seule chose qui soit capable de la fonder et qui consiste, nous le répétons, à ramener dans le pays la connaissance et le respect de Dieu qui s'en sont en allés. Se souvenir toujours que sans cela nos rêves de régénération, ou, comme l'on dit souvent, de revanche, sont destinés à ne recevoir des événements qu'un cruel démenti. Mais comme il est aussi certain qu'avec cela le résultat doit être infailliblement favorable, que faire pour y arriver? Il y a un grand vide dans l'éducation religieuse du peuple, et c'est là où réside le grand mal du siècle. Que faire donc pour le combler heureusement et conjurer ainsi les trop justes craintes qu'il nous donne? Ici serait le cas de nous étendre longuement, mais nous nous sommes promis de nous en tenir à un côté de la question, de tous le plus important de beaucoup.

On sait que la classe ouvrière compose la portion la plus abandonnée et pourtant la plus recommandable du peuple : la plus recommandable autant parce qu'elle forme la majorité de la nation, que parce que, facile à se laisser séduire par les maximes du mal, ses bons instincts naturels lui donnent une sorte d'étrange élasticité pour revenir de ses erreurs quand on les lui a fait remarquer. Il ne faut pas d'ailleurs se le dissimuler, précisément à cause de son nombre, ses erreurs non arrêtées à temps causent le tempête, comme aussi sa sagesse seule fait le calme : en sorte que, somme toute, la vraie classe dirigeante du pays c'est elle. Si elle reçoit son mouvement d'ailleurs, au moins doit-on avouer que c'est elle qui le rend un certain temps si formidable. Il importe donc au plus haut point de ne laisser passer que des souffles salutaires dans ce grand corps auprès de qui d'autres influences peuvent se changer, en un moment, en tonnerre et en éclairs dévastateurs.

L'un des meilleurs moyens pour arriver au but, est l'institution des cercles catholiques d'ouvriers. On aura beau dire et beau faire : L'Eglise, sans laquelle il n'y a pas de nations longtemps prospères, est encore celle sans laquelle il n'y a pas de nations tombées guérissables. Il ne manque pas de pauvres Esculapes bornés, qui ne veulent pas reconnaître le prix des services qu'elle est appelée à rendre à la France — charlatans qui ne savent pas qu'à être contrariée par eux, son immense charité, qui suffit à tout, n'en deviendra que plus impatiente de rendre leur demi-science odieuse à un pays qui ne veut pas mourir. Dieu merci, si l'Eglise a des ennemis — les ordinaires ennemis du genre humain — dans l'œuvre de salut qu'elle a entreprise chez nous et qu'elle commence à répandre partout, elle trouve d'autre part, dans tous les rangs de la société, assez de ces hommes qui ne craignent pas de se porter champions et auxiliaires de sa cause, laquelle est décidément la cause de la société, dans l'œuvre vraiment patriotique des cercles catholiques d'ouvriers.

Nés à Paris il y a quelques années, nous mêmes qui écrivons ceci avons été témoins de très-près de ses humbles, quoique déjà glorieux débuts. Un généreux prêtre avait trouvé dans son dévouement digne de Saint-Vincent-de-Paul, une inspiration pour tout commencer. Ces sortes d'inspirations ne sont jamais trompées. Des patronages se sont élevés partout dans la capitale avec le concours de nobles laïques dont quelques-uns vont jusqu'à consacrer leur vie au succès de l'œuvre croyant trop peu d'y avoir mis leur argent et leurs vœux. C'est là que nous les avons vus, et autour d'eux, attirés par leurs exemples, des jeunes gens des plus grandes écoles de Paris — Saint-Cyriens et Polytechniciens en uniformes, élèves de droit ou de médecine — qui n'avaient pas du tout l'air de regretter une loge à l'opéra ou une partie au café de Paris ou à d'autres lieux, à voir avec quel entrain et quelle bonne humeur ils se mêlaient avec les jeunes ouvriers de la place.

L'institution des patronages catholiques n'aurait pas été complète sans l'institution des cercles : il fallait un refuge au père comme à l'enfant, en conciliant seulement la différence de leurs âges. Voilà donc que les cercles existent à leur tour et vont, dit-on, se développant considérablement. Tout homme dévoué à son pays doit s'en réjouir, car ils portent un puissant élément de régénération. Là, on apprendra à l'ouvrier ce qu'il est véritablement et ce qu'il lui faut devenir, on lui montrera combien jusqu'ici ses flatteurs intéressés qui prétendent n'être que ses institutrices se sont appliqués à le tromper sur ce sujet, et ce qui lui en a coûté de malaises et de déboires sanglants pour avoir trop facilement cédé à des conseils malsains; on lui dira la douceur de la vie de famille, comparée aux dangers des excitations politiques ou sociales dans lesquelles on cherche sans cesse à l'entraîner pour son malheur. Avec de meilleures suggestions, Dieu reprendra aussi son empire sur cette vie trop souvent sans frein parce qu'elle est sans principe. La moralité rentrera par la même porte que Dieu. Or, la moralité de l'ouvrier n'est-ce pas d'avance la tranquillité de l'ordre assurée, et la tranquillité de l'ordre en France n'est-ce pas pour notre pays la suprême condition pour qu'il recouvre son ancienne force si lamentablement perdue aujourd'hui. Ainsi changez l'ouvrier — et il n'y a que l'Eglise pour opérer ce miracle — et vous sauvez la France. Nous avons en ce moment entre les mains un discours de M. le comte de Mun, prononcé à un cercle catholique d'ouvriers, à Lyon. Il démontre admirablement cette thèse. Nous en reparlerons.

JULES JENNIAUX.

Nous lisons dans l'*Univers* :

Nous avons signalé le curieux résultat d'un travail de contrôle opéré par un de nos confrères de province, sur les pétitions dissolutionnistes. A Roubaix, sur 981 signatures, il a été constaté que 450 seulement (et encore il a fallu de l'indulgence) avaient un caractère à peu près certain d'authenticité. A Croix, autre commune du département du Nord, il y a eu 184 signatures, toutes légalisées, et en tête desquelles figurent le maire et trois conseillers. Or, après vérification, il n'y a que 89 signatures qui comptent, les autres sont d'enfants mineurs ou même d'ouvriers belges, qui demandent tranquillement que l'Assemblée de France se retire devant leur injonction.

Nul doute que si ces recherches étaient appliquées à toutes les pétitions dissolutionnistes, elles aboutiraient, pour la plupart, au même résultat, et nul doute aussi qu'on n'en puisse dire autant du million de signatures que M. Sauvestre, hier encore, se vantait dans l'*Opinion nationale* d'avoir récoltés pour l'instruction obligatoire. M. Sauvestre a d'ailleurs la loyauté de ne pas soutenir que ce million est pour l'instruction obligatoire *et laïque*. Mais d'autres journaux, et le *Temps* en particulier, n'ont point ces timidités. Pour leur public, il apparaîtra que ce million de signataires réclame formellement l'instruction laïque lorsque, de l'aveu même des initiateurs de la ligue, ceux qui ont pétitionné dans ce but ne sont pas plus de 300,000.

En regard de ce fait il n'est pas inutile de placer encore le résultat considérable acquis par les seuls efforts du comité catholique, qui a pu, aidé de la presse religieuse, recueillir pour l'enseignement religieux près d'un million de signatures. Or, pour celles-ci, nous ne craignons pas le sort des pétitions révolutionnaires, et l'on pourra constater que, non-seulement elles comptent, mais aussi qu'elles pèsent. L'on a donc en présence les procédés divers de ceux qui appellent le suffrage universel en témoignage. Certes, nous ne nous inclinons pas en principe devant les arrêts du nombre; mais puisqu'on l'invoque contre nous, il est bon de montrer ce qu'il nous offre. D'une part, sollicité par les intrigues que l'on connaît, circonvenu, faussé, il produit 300,000 voix en faveur de l'enseignement athée. D'autre part, interrogé loyalement, il apporte un million de voix en faveur de l'enseignement catholique.

AUGUSTE ROUSSEL.

Nouvelles du jour

.·. Le *Journal de Paris* annonce que le comte de Paris s'est fait inscrire hier parmi les membres de la société des agriculteurs de France.

.·. D'après les rapports adressés au ministère de la guerre il résulte que sur une moyenne de 305,000 conscrits qui se sont présentés devant le conseil de révision la proposition des lettrés et des illettrés est 74 0/0 seulement sachant lire et écrire, 3 0/0 achant lire seulement; enfin, 23 0/0 en 1 sur 4 étant dans une ignorance complète.

.·. Le *Journal officiel* publie, en tête de sa partie non-officielle, une note de laquelle il résulte que le paquebot de la compagnie générale transatlantique le *Péreire* a sauvé le 2 février courant, dans la mer d'Irlande, l'équipage du trois-mâts barque prussien la *Laura*. Le ministre de la marine et des colonies a voulu accorder un témoignage de satisfaction à M. Vié, premier leutenant, et à M. Ameuré, deuxième maître d'équipage, dont la belle conduite a été au-dessus de tout éloge; il vient de décerner à l'un une médaille d'or et à l'autre une médaille d'argent.

.·. Le général Changarnier a failli hier être victime d'un grave accident. Au moment où le train de Versailles arrivait en gare, le général ayant voulu descendre trop précipitamment, perdit l'équilibre et tomba les deux pieds sur les rails. Le train avançait lentement, et sans la présence d'esprit d'un employé, c'en était fait du général.

.·. M. Thiers, accompagné de Mlle Dosne, est allé faire une visite, hier, aux ruines du château de Saint-Cloud.

.·. L'ambassade Birmane est débarquée aujourd'hui à Calais venant d'Angleterre et allant à Paris.

.·. M. Stanislas Julien, membre de l'institut, administrateur du collége de France, conservateur sous-directeur à la Bibliothèque nationale, un des premiers sinologues de l'Europe, est mort hier matin.

ÉTRANGER

Depuis deux jours, il n'est venu aucun courrier d'Espagne, et il est probable que cette interruption du service postal se prolongera quelques jours encore, car les carlistes étant complètement maîtres de la voie ferrée, le service entre Alsasua et Beasain se fait par omnibus. Or, les neiges interrompent forcément leur voyage.

Une dépêche officielle que publie l'*Agence Havas* annonce la suspension des opérations militaires dans le Nord de l'Espagne, à cause des neiges. Les carlistes ne manqueront pas de mettre à profit ce temps de repos pour compléter et fortifier leur organisation. Du reste, ce qu'ils ont déjà fait est merveilleux. Non loin de l'Ebre, un voyageur a eu l'occasion de voir un petit escadron de cavalerie carliste, et il a été émerveillé de sa belle tenue. Les chevaux sont bons, les uniformes convenables pour cette saison rigoureuse et les armes en excellent état.

De Saint-Sébastien nous recevons, en date du 12, la nouvelle que la République a été proclamée à Santander presque aussitôt qu'à Madrid. La députation de Guipuzcoa a pareillement fait proclamer la République ce même jour. La veille, un combat important avait eu lieu à Leiza, en Navarre. Ollo, Santa Cruz et Zoroeta ont été attaqués par trois colonnes. La lutte a été vive, mais on n'a pas encore de détails sur le résultat. On sait, du reste, que la tactique des chefs carlistes n'est point de rechercher les grandes batailles. Santa Cruz, pour ne nommer que lui, a divisé ses forces en deux bandes, qu'on peut appeler deux regiments : l'une commandée par lui, l'autre par Zoroeta, et ces deux cabecillas, suivant les circonstances, divisent encore leurs forces par petits groupes, leur tactique étant de fatiguer la troupe qui souffre beaucoup.

Quant à Moriones, on n'en a point de nouvelle sûre. Mais, contrairement au bruit d'ailleurs invraisemblable qui le montrait rallié à la cause carliste, l'on croit qu'il va faire proclamer la République dans son armée. S'il en est ainsi, ce sera l'occasion d'une division parmi les troupes, qui ne pourra que profiter aux carlistes. Car les alphonsistes, malgré leur nombre, ne voudront certainement pas courir les hasards d'une régence, surtout si elle incombait à Serrano, qui est honni de tous les partis.

Le fameux Orenze, marquis d'Albaida, est à Bayonne depuis quelque temps. On sait que, le premier, il osa, en 1854, se proclamer ouvertement républicain. Aussi semble-t-il qu'il devrait être dans la capitale et faire partie du gouvernement. Mais il ne sait comment aller de Bayonne à Madrid, à cause des neiges et des carlistes.

Madrid, 14 février.

Un décret nomme M. Pavia général en chef de l'armée du Nord et rappelle Moriones à Madrid, le chargeant de nouveau de la direction de la cavalerie.

Le ministre d'ultramar a lu à l'Assemblée un télégramme d'adhésion des autorités de la Havane.

Madrid, 16 février.

On assure que MM. Serrano et Sagasta ont obtenu de leurs partisans une adhésion complète à l'ordre de choses actuel.

Il paraît que Topete et Sagasta ont quitté l'Espagne hier soir.

Les républicains ont donné une grande sérénade à M. Castellar. Grande foule. La maison de Castellar a été illuminée.

Castellar a prononcé un discours. Il croit la République destinée à unir tous les Espagnols. Il recommande aux républicains le calme, la modération.

Les cris de vive la République, vive Castellar retentissent.

Lisbonne, 15 février.

Le gouvernement a présenté un projet d'urgence appelant la réserve, évaluée à 9,000 hommes.

Selon le *Diario popular*, dans la réunion des députés d'hier soir, provoquée par le gouvernement, l'opposition a déclaré que, comme elle n'avait pas la confiance du gouvernement dans les circonstances ordinaires, le gouvernement pouvait ne pas lui inspirer de

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 18 FÉVRIER 1873

— 19 —

LE TRIOMPHE

D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE VIII.

Les bons Samaritains.

(Suite)

Ses pensées, longtemps confuses, finirent par s'égarer ; son cerveau s'embrouilla à force de reproduire la même idée; quand elle leva la tête — cette pauvre tête brûlante qui lui semblait un poids énorme impossible à soulever — et qu'elle regarda par la fenêtre, la rue tourbillonna à ses yeux, le parquet sur lequel elle était agenouillée sembla s'enfoncer dans quelque gouffre horrible et profond; mille bruits étrangers — qui n'étaient pas ceux d'une ville qui s'éveille — bourdonnèrent à ses oreilles et devinrent de plus en plus retentissants, jusqu'à ce qu'enfin elle perdit connaissance et ne distingua plus rien.

Le soleil éclairait brillamment la chambre lorsque la compatissante maîtresse de la maison trouva la fille de M. Vane moitié agenouillée, moitié couchée sur le parquet, la tête appuyée sur la froide allége, et les cheveux en désordre sur les épaules. Sa légère robe de mouseline était humide de la rosée du matin. Elle était évanouie et inanimée depuis plusieurs heures.

La femme du boucher la déshabilla et la mit au lit. Richard Thornton vint rue de l'Archevêque une demi-heure après et courut aussitôt chercher un médecin anglais. Il en trouva un, un homme âgé, aux manières douces et à l'air grave, qui déclara que miss Vane souffrait d'une fièvre produite par une vive excitation mentale; elle était d'un tempérament très-nerveux, et ce qu'il avait à faire pour elle était peu de chose; elle n'avait besoin que de repos et de calme. Sa constitution était excellente et triompherait d'une maladie beaucoup plus dangereuse que celle-ci.

Richard Thornton conduisit le docteur dans la chambre à côté, le petit salon qui gardait encore des traces de la présence de M. Vane, et lui parla à voix basse pendant quelques minutes. Le médecin secoua la tête avait gravité.

« C'est triste, dit-il, très-triste; il vaudra mieux lui avouer la vérité dès qu'elle aura repris connaissance. L'inquiétude a fatigué son cerveau. N'importe quoi sera préférable à ce pénible état de son esprit. Sa constitution résistera à la secousse; mais avec sa nature nerveuse et facile à prendre feu, il y a tout à craindre d'une irritation mentale prolongée. Elle est votre parente, je présume ?

— Non, la pauvre enfant; je voudrais qu'elle le fût.

— Mais j'espère qu'elle a des parents, de proches parents, je veux dire ?

— Non, elle n'a que des sœurs et des frères consanguins.

— Il faut leur écrire sur-le-champ, dit le docteur prenant son chapeau.

— J'ai écrit à l'une des sœurs et à une autre dame, une amie qui sera, je crois, plus utile en cette circonstance. »

Le docteur se retira, en promettant d'envoyer des remèdes pour dompter la fièvre, et de repasser dans la soirée.

Richard Thornton revint dans la petite chambre à coucher où la femme du boucher était assise à côté du lit et faisait des comptes sur un carnet. C'était une jeune femme ayant un très-bon cœur et de très-bonnes manières, et elle avait pris son poste au chevet de la malade avec beaucoup de bonne volonté, quoique sa présence fût très-nécessaire dans la boutique du rez-de-chaussée.

« Chut ! murmura-t-elle en mettant un doigt sur ses lèvres; elle dort la pauvrette ! »

Richard s'assit doucement à côté de la fenêtre ouverte. Il tira de sa poche le manuscrit de son drame *Raoul*, un crayon, une vieille lettre dont une feuille seulement était noircie, et se mit résolûment à traduire. Il n'avait pas de temps à perdre malgré la maladie qui retenait au lit sa sœur d'adoption.

Il resta longtemps assis, mettant l'*Empoisonneur* en anglais avec beaucoup de facilité et ne regrettant qu'une chose importante à ses yeux, l'impossibilité de fumer sa pipe en terre qu'il avait d'habitude à la bouche toute la journée.

Eléanor s'éveilla enfin et se mit à parler d'une façon incohérente sur son père, l'argent envoyé par mistress Bannister et la séparation sur le boulevard.

La femme du boucher écarta les rideaux du lit et Richard s'approcha, en regardant sa jeune amie avec affection.

Sa chevelure couleur d'ambre était éparse sur l'oreiller et emmêlée par ses fréquents mouvements de tête. Ses yeux gris avaient un éclat fiévreux, et une vive rougeur colorait ses pommettes si pales la nuit précédente. Elle reconnut Richard et lui parla, mais le délire n'avait pas disparu, car elle mêla aux événements actuels des souvenirs de Chelsea, qui remontaient à une date très-ancienne et qui portaient sur la signora, le violon et les lapins. Elle retomba ensuite dans un profond sommeil dès qu'elle eut pris la potion calmante envoyée par le médecin anglais et dormit jusqu'au soir. Ces heures de repos réparèrent le désordre qu'avaient amené dans sa constitution les écarts des deux jours précédents.

Richard sortit dans l'après-midi et ne revint que tard dans la soirée. La femme du boucher lui dit que la malade avait été très-agitée et avait plusieurs fois demandé des nouvelles de son père.

« Que faire, dit la bonne femme avec un geste de désespoir, faut-il tout lui avouer ?

— Pas encore, dit Richard. Tâchez qu'elle soit calme, le plus calme possible. Et s'il faut absolument lui dire quelque chose, racontez-lui que son père s'est trouvé mal loin d'ici et qu'il ne peut être ramené chez lui. Pauvre enfant ! cela paraît si cruel de la tenir en suspens, et plus encore de la tromper. »

La femme du boucher promit de ne rien négliger pour tranquilliser Eléanor. Le docteur avait envoyé une potion opiacée. La malade ne pouvait trop dormir, disait-il.

Une autre nuit se passa donc, mais cette fois Eléanor dormit profondément, et son sommeil ne fut pas troublé par de mauvais rêves. Le lendemain elle fut très-faible, car elle n'avait rien mangé depuis que Richard lui avait offert une tasse de café, et, quoiqu'elle n'eut pas précisément de délire, son esprit semblait presque incapable de recevoir une impression bien vive. Elle écouta tranquillement quand « on lui annonça que son père ne pouvait revenir chez lui parce qu'il était malade.

Richard Thornton se présenta plusieurs fois rue de l'Archevêque pendant ce second jour de la maladie d'Eléanor, mais il ne resta jamais plus de quelques minutes. Il avait beaucoup à faire, dit-il à la femme du boucher qui ne quittait